

LE-MAILLON

THÉÂTRE DE STRASBOURG SCÈNE EUROPÉENNE

LE PULLE

MISE EN SCÈNE **EMMA DANTE**

THÉÂTRE / ITALIE

EN ITALIEN SURTITRÉ EN FRANÇAIS

VEN 29 SAM 30 MAI 2009 / 20H30
MAILLON-WACKEN / HALL 2



© D. R.

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC :

TÉL. : **03 88 27 61 71**

ANNE.GROH@LE-MAILLON.COM / MELANIE.BAURE@LE-MAILLON.COM / IRENE.COIGNY@LE-MAILLON.COM

Texte et mise en scène	Emma Dante
Avec	Elena Borgogni Sandro Maria Campagna Sabino Civillieri Emma Dante Clio Gaudenzi Ersilia Lombardo Manuela Lo Sicco Carmine Maringola Antonio Puccia
Musique originale	Gianluca Porcu
Paroles des chansons	Emma Dante
Scénographie	Carmine Maringola
Lumière	Cristian Zucaro
Production	Théâtre du Rond-Point, Paris Mercadante, Teatro Stabile di Nappoli
Coproduction	Théâtre National de la Communauté Française, Bruxelles
Coordination production / diffusion	Fanny Bouquerel / Amunì

Création en février 2009 au Mercadante (Teatro Stabile de Naples)

www.emmadante.it

L'opérette amoral, expression que j'utilise pour définir ce spectacle, est un acte unique, de type populaire, au cours duquel alternent le chant et le texte, et où le thème traité n'a rien à voir avec la morale commune.

Les putains (« pulle » en palermitain) en sont les protagonistes, quatre travestis et un trans qui contemplent des madones aux couleurs vives, portant des vêtements ornés de strass, de plumes d'autruche, de dentelle, de paillettes et de guêpières.

A travers un processus de métempsychose, trois fées guidées par Mab, l'accoucheuse des fées, transfèrent dans les « pulle » leur âme féminine, s'incarnant dans un être hybride, à cheval entre deux sexes. Le miracle doit accomplir le revirement du féminin sur le masculin, sans à avoir à subir d'opération ni l'excommunication d'un Cardinal bigot.

Rosy, Sara, Ata, Moira et Stellina s'endorment béates et en songe reçoivent la grâce de leurs trois protectrices: la fée dansante, la fée chantante et la fée parlante. Le voyage onirique, riche de travestissements, maquillages, perruques, danses, chants et chorégraphies de variété, se teinte aussi d'atmosphères déchirantes et douloureuses où les « pulle » mettent à nu leur condition de marginalisées.

Derrière un paravent de soie se cache une blessure, un regard épouvanté, une vie abîmée. Mab, avec ses jambes d'araignée, ses ailes de sauterelle et ses humides rayons de lune, est prête à intervenir.

Emma Dante

Palerme en version originale

Entretien avec Emma Dante

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier
Mouvement - 23/09/2005

Qu'est-ce que Palerme selon vous ?

Palerme est une ville moribonde, une ville qui se rapproche sans cesse de la mort, sans jamais l'atteindre. C'est la même chose dans mes spectacles. Palerme est mon théâtre et mon théâtre est Palerme. La ville est moribonde et mes spectacles sont moribonds. Ils conduisent vers la mort, se rapprochent toujours plus d'elle, sans jamais l'atteindre. Palerme est une ville éternelle. Elle est tellement vieille qu'elle ne peut devenir trop moderne. Elle appartient à une autre époque. Ce qui la rend d'autant plus fascinante.

C'est une déclaration d'amour ?

D'amour et de haine. Les mérites de Palerme sont aussi dans sa brutalité. Elle fascine et effraie. Elle est merveilleusement horrible, irrésistible dans sa beauté absolue.

Les grands thèmes de vos pièces, comme l'enfermement, l'honneur, la mort, sont-ils traités comme tels, posés volontairement, ou sont-ils le résultat de la narration ?

La volonté de les raconter est la cause et non le résultat. Le résultat est le spectacle. J'ai la volonté d'affronter des thèmes tabous, universels, qui nous restent incompréhensibles. La mort ne peut pas être comprise. Notre passage en ce monde ne peut pas être compris. Les relations entre intimes ne peuvent pas être comprises, surtout celles du sang : mère/fils, frères/sœurs. Cela est mystérieux. « Le théâtre sert à soulever un voile qui s'est posé sur le monde, le temps de l'entrevoir », dit Romeo Castellucci. Je suis d'accord avec lui. Le théâtre ne peut servir à rien d'autre, sinon à soulever brièvement la poussière et nous interroger. Il éveille notre pensée, nous aide peut-être à affronter notre propre vie, à l'ébranler, en déclenchant une guerre intérieure qui nous met en mouvement. Pour moi, le spectacle sert à formuler cette interrogation dans le moment de son déroulement. Mais rien ne dit que le lendemain, la question sera oubliée, qu'elle ne sera pas restée active.

Avez-vous une volonté de témoigner par le théâtre, une volonté d'authenticité ? L'authentique est-il en vous, ou hors de vous ?

La dimension dénonciatrice existe. Les histoires relatées aussi, hélas ! Elles témoignent de situations limites, celles du sous-prolétariat urbain. Les faits sont réels, comme est réelle l'absence d'eau courante, toujours contrôlée par la mafia.

(...)

Quelle place reste-t-il à la religion ?

Toujours trop, hélas ! Je m'interroge encore si je crois en Dieu, mais pas en l'Eglise comme institution. Les rites, les cérémonies sont présents dans ma vie comme chez quiconque au Sud. Les symboles religieux entrent dans mes spectacles, mais vidés de leur sens, comme de simples objets. Le crucifix est toujours sans Dieu. Les symboles de l'Eglise ne valent rien. Ce qui vaut, c'est mon interrogation de Dieu.

(...)

Comment a été réunie la Compagnia Sud Costa Occidentale ?

Après des années à Rome, je suis revenue à Palerme auprès de ma mère malade. J'étais révoltée, désespérée, sans argent, je voulais arrêter le théâtre. Mais que faire ? Palerme est une ville de province pour qui vient de Rome. Une ville vulgaire et stupide. Je suis devenue vulgaire et stupide. Ça me plaisait. Palerme ne manque pas de chômeurs. J'ai organisé un laboratoire où sont venus des jeunes gens. Il a duré toute une année. Nous avons travaillé sur un thème prétexte : L'Amour au temps du choléra, de Garcia Marquez. Je n'ai pas fait de mise en scène, je n'ai pas écrit, je cherchais des personnes qui m'accompagneraient dans cet enfer qu'est pour moi le théâtre.
(...)

En voyant vos pièces, j'ai eu le sentiment qu'il s'agissait d'un théâtre pré-pirandellien, d'avant la division des personnages.

Les personnages de Pirandello sont divisés parce que la psychologie est à la base de son œuvre. C'est très loin de mon écriture. Mes personnages sont mythologiques, pas psychologiques. Ce sont des idiots. Ils ne pensent pas énormément. Les personnages de Pirandello pensent énormément.

Y a-t-il une difficulté plus grande pour une femme, jeune, à émerger en Sicile ?

J'ai déjà émergé. Tout est difficile. Toute grande entreprise est difficile, et la mienne est une grande entreprise, même si c'est une petite entreprise.

Vous avez l'impression d'être seule ?

Non, nous sommes tous seuls. Tous ceux qui ont à voir avec l'art sont seuls. Un artiste est seul. Il ne doit pas se soumettre à quiconque. Ça ne veut pas dire que je ne dialogue pas avec les autres : je dialogue, mais je suis seule.

Emma Dante

Née en 1967, Emma Dante vit à Palerme (Sicile). Elle est diplômée de l'Accademia d'Arte Drammatica Silvio D'Amico de Rome en 1991 et débute sa carrière artistique comme actrice de théâtre, de cinéma et pour la télévision.

De 1993 à 1995, elle fait partie du Gruppo della Rocca, avant de fonder à Palerme, en 1999, sa propre compagnie de théâtre, Sud Costa Occidentale, où elle cumule les rôles de directrice artistique, d'auteure et de metteuse en scène.

La compagnie Sud Costa Occidentale est composée d'acteurs d'horizons divers et concentre son exploration sur le jeu de l'acteur. Emma Dante a écrit et mis en scène pour la compagnie : en 2000, *Il Sortilegio*, *Odissea*, *Insulti*, *La principessa sul pisello*, *Il Filo di Penelope* et *L'Arringa* ; en 2001, *La Favola di Farruscad e Cherastani* et *mPalermu* ; et en 2002, *Carnezzeria*, ces deux derniers étant en dialecte palermitain.

En 2003, Emma Dante a mis en scène *Medea*, adaptation du texte d'Euripide, avec des textes de Heiner Müller et Christa Wolf. Ce spectacle a fait l'objet d'une tournée italienne au printemps 2004 et a remporté le prix de la Critique per la drammaturgia e la regia en 2004, et le prix Golden Graal per la miglior regia en 2005.

Emma Dante a également monté *La Scimia*, adaptation du roman *Le due zitelle* de Tommaso Landolfi, présentée à la Biennale de Venise en 2004. *Vita Mia*, est créé à la Villa Médicis en 2004, dans le cadre du Festival RomaEuropa et actuellement en tournée en Italie et en Europe. *Mishelle di Sant'Oliva* est présentée au Festival delle Colline Torinesi en 2005 et tourne également sur la scène internationale.

Emma Dante a remporté, en 2001, le prix Lo Straniero, dans la catégorie jeune metteur en scène émergent et, en 2004, le prix Donnadiscena et le prix Gassman dans la catégorie de la meilleur metteuse en scène italienne.

Les dernières mises en scène d'Emma Dante sont : *Cani di Bancata*, présentée au Teatro d'Arte en 2006 et *Il Festino* présentée en 2007 au Teatro Nuovo de Naples, toutes deux actuellement en tournée sur la scène internationale.

Emma Dante, la mort et la mère L'Italienne est à l'honneur en France : Emma Dante

Mouvement - 11 janvier 2007

Par Jean-Louis Perrier

La totalité de l'œuvre palermitaine d'Emma Dante sera visible en France au premier trimestre 2007, assortie de sa dernière création : *Cani di bancata* (Chiens des rues).

Hormis *Mishelle di Sant'Oliva* (*Mouvement*, N°36-37), les pièces palermitaines d'Emma Dante (*mPalermu*, *Carnezzeria*, *Vita mia* – auxquelles il convient de rattacher *Cani di bancata*) – sont autant de variations sur les rituels qui entourent la mort aujourd'hui en Sicile. La mort n'est ni un ressort dramaturgique de circonstance, ni le fantôme inanimé d'un passé lointain, mais le bien commun, inaliénable, le patrimoine – matériel autant qu'immatériel – de la Sicile dantienne. Elle est une force vive, agissante, prête à s'arroger le rôle du metteur en scène pour fixer à chacun sa place dans l'ordre social et le soumettre à son contrôle.

En tant que force – physique plus que métaphysique –, la mort est au cœur d'un pouvoir occulte écrasant, qui tend à rendre aveugle, sourd et muet. La mort soumet le vivant à son omerta. Elle prétend voir, entendre, parler pour lui. *Cani di bancata* dévoile un visage de la mort en Sicile : celui de la mafia. Tout de noir vêtue, la Pieuvre siège au sommet d'un trône-autel. Le padrino (parrain) est une marraine. Il ne s'agit en rien d'un travestissement, qui ferait endosser à une femme un rôle masculin, mais d'un renversement de la représentation. Emma Dante remettrait l'icône dans le bon sens. La mafia serait une seconde mère, supérieure, devant qui rampent des hommes infantilisés, « chiens » à ses pieds égaux, qu'ils soient vulgaires collecteurs du pizzo ou notables. Mère et sainte, elle est une mammasantissima, qui, d'un seul baiser, peut délivrer de la vie.

La mère est l'autre figure qui hante le théâtre d'Emma Dante. La mère et la mort se partagent la domination des leurs. L'une ne peut exister sans l'autre. Elles se jalourent et s'observent, se défient et s'affrontent et il n'est pas exclu qu'elles puissent fusionner. L'une procréé et l'autre élimine, et les hommes n'existent que pour les entretenir dans la permanence de leurs fonctions. Ainsi n'atteignent-ils jamais le plein âge adulte, demeurent-ils infantilisés, à demi dépourvus d'autonomie et de langage, ballottés entre leurs deux seules interlocutrices.

Le théâtre d'Emma Dante pourrait s'inscrire dans une forme contemporaine d'ethno-théâtre, reflet des pesanteurs siciliennes, de ses handicaps historiques, de ses retards mentaux, s'il n'affirmait ostensiblement la part du jeu. Le jeu est ce qui fait entrer la modernité dans la sicilianité. Le jeu rend le rituel visible. Il le traduit en langage théâtral. Le rituel est précisément ce qui fait communiquer la mort avec la vie, dévoile la prééminence de la première sur la seconde et l'assujettissement des personnes à sa force millénaire. Et s'il n'est de rite traduisible que catholique romain, va pour l'exploitation de sa liturgie et le partage du corps et du sang afin que se reproduise la Pieuvre – la mort – dans les temps et les temps.

En renversant les rôles, en dépouillant l'idole de sa virilité, Emma Dante casse un des moyens de sa reproduction. Elle creuse et élargit la faille entre la réalité mafieuse et ses représentations. Elle lance les cris et les hurlements de ses interprètes contre un monde de silence et de complicité mortifère, elle piétine bruyamment l'omerta. En abolissant toute connivence entre les spectateurs et la mort, elle impose son théâtre sur la scène politique, elle en appelle à la transformation du monde. Elle porte avec elle la parole d'une nouvelle génération, qui, comme les précédentes, ne sera pas totalement née, tant qu'elle ne sera pas dégagée de la hantise de la mère et de la mort. La frénésie de ses interprètes répond au besoin démesuré d'attirer et de retenir l'attention en exagérant le jeu, en l'hystérisant, pour tenter de commencer d'exister, tant qu'il leur paraîtra impossible de s'accomplir.

Famille, l'enfer d'Emma Dante

Libération - 10 mai 2007

Par Maïa Bouteillet

Ce qui s'appelle des rapports filiaux. Un fils et son père dans *Mishelle di Sant'Oliva* ; une mère et ses trois fils dans *Vita Mia* : ce qu'ausculte Emma Dante, au fil d'un théâtre du corps pour le moins détonnant, c'est la famille comme lieu de l'aliénation et de l'enfermement ce qui n'exclut pas l'amour, l'indéfectibilité des liens de sang, jusqu'à la perversion. En toile de fond, Palerme et ses rues de misère, la ville où naquit la dramaturge il y a quarante ans, qu'elle quitta le temps de faire l'actrice à Rome, avant d'y revenir, comme aimantée, en 2000, pour y puiser l'inspiration d'un théâtre singulier dont elle signe d'un même mouvement texte et mise en scène, toujours en dialecte. Cette langue rocailleuse, de prime abord très éloignée des rondeurs de l'italien, donne à ses spectacles ce côté terroir reculé. La mafia et sa loi du silence ont beaucoup occupé ses premiers travaux.

Danseuse légère. Après la maison des arts de Créteil et le Théâtre 71 de Malakoff en début d'année, le Théâtre du Rond-Point accueille à son tour la compagnie Sud Costa Occidentale, pour deux spectacles frères. Dans *Mishelle di Sant'Oliva*, un jeune homme obèse et son père ventru attendent sur une chaise. Derrière chacun, un rideau de belle étoffe campe un petit théâtre de solitude. Dix ans que ça dure. Dix ans que la mère, une danseuse légère de Paris, les a plantés là, à Sant'Oliva, le quartier des putains. Dix ans que le père ne regarde plus le fils. Car chaque soir, « le fils de la Française » s'habille, se pare et s'en va arpenter les rues en se faisant appeler « Mishelle » comme sa mère.

Ensemble, ils remâchent les souvenirs et la honte, s'insultent et s'exhibent. Chaque soir, le fils ouvre le cadenas (dont il garde la clé dans son slip) et libère la corde avec laquelle le père joue à se pendre. Au terme d'une heure de hurlements, de sueur, de danse et de malaises aux relents incestueux, où les acteurs, dans un jeu très en chair, assez impressionnant, sortent totalement du réalisme social, père et fils tombent dans les bras l'un de l'autre. Seuls au monde, ensemble. Crucifix et pyjama. De même apparaissent les personnages dans *Vita Mia*, où les spectateurs sont conviés sur le plateau. D'emblée quelque chose cloche dans l'ordre du rituel qu'observent la femme en noir et ses trois fils. L'ambiance est à la veillée funèbre, mais nul ne repose sur le lit qui trône au milieu du plateau, si ce n'est un crucifix. Et les trois garçons, que la mère traite de « vauriens » plus qu'à l'envi, même s'ils sont « toute [sa] vie », sont encore en pyjama.

L'un d'eux, juché sur un vélo, pédale de toutes ses forces autour du lit, comme s'il courait après la vie. C'est d'ailleurs lui, cette fois, « le plus jeune, le plus gentil », que la mère a choisi pour jouer le fils mort. Celui contre lequel elle s'allongera après l'avoir habillé de blanc tel un jeune marié. Alors, autour de la mamma, maigre, échevelée et triste, la famille se livre à un jeu étrange et violent qui se répète sans fin. Manège paroxystique où le lit se métamorphose en trampoline pour recueillir les derniers soubresauts d'énergie. C'est beau et déroutant.

Emma Dante, révélation italienne

Le Monde - 14 mai 2007

Par Brigitte Salino

L'Italie affiche une belle présence sur les scènes parisiennes. Alors que l'Odéon-Théâtre de l'Europe présente *L'Eventail*, de Carlo Goldoni, dans une mise en scène de Luca Ronconi (*Le Monde*, daté 13-14 mai), le Rond-Point propose *Vita Mia* et *Mischelle di Sant'Oliva*, deux spectacles écrits et mis en scène par Emma Dante. Passer de l'un à l'autre offre l'occasion, rare, de vérifier la vitalité du théâtre en Italie et de faire un saut, générationnel et esthétique. A 74 ans, Luca Ronconi est un maître qui dans ses mises en scène magnifie la tradition, comme le fit Giorgio Strehler, à qui il a succédé au Piccolo Teatro de Milan. À 40 ans, Emma Dante, la Sicilienne, veut en découdre. Elle le dit d'ailleurs : « Mon théâtre est un animal rôti au four, un cochon, une pièce de viande qui doit être découpée soigneusement et servie avec un bon vin rouge. »

Ce théâtre-là a tout pour séduire ceux qui aiment Pippo Delbono. C'est celui de la vie qui bat comme un cœur affolé et s'offre dans sa nudité impulsive. Un théâtre où les comédiens sont avant tout des personnes, avec leur poids de chair, souvent tripes à l'air. Mais la comparaison s'arrête ici. Pippo Delbono puise aux marges de la société, Emma Dante plonge au cœur d'une société. Celle de Palerme.

Tout est là : dans cette ville qui colle à la peau de la jeune femme. Elle y est née, elle l'a fuie quand elle avait 20 ans pour devenir comédienne hors de l'île, et elle y est revenue en 1990 parce qu'elle ne pouvait pas s'en passer. Depuis, elle a fondé sa compagnie, Sud Costa Occidentale et acquis, en une poignée de spectacles, un statut d'invitée privilégiée dans les festivals, en Europe et ailleurs. Au Rond-Point, on peut voir les deux spectacles d'Emma Dante dans la même soirée. Ce qu'on ne saurait trop conseiller. Si différents soient-ils, l'un et l'autre se complètent. Ce sont deux portraits d'amour-monstre : celui d'une mère dans *Vita Mia*, d'un père dans *Mischelle di Sant'Oliva*. La mère est obsédée par l'idée qu'un de ses trois fils pourrait mourir. Le père, hanté par le souvenir de sa femme, qui l'a quitté.

VITALITÉ EFFARANTE

Deux histoires vieilles comme le monde. Mais le monde est petit, à Palerme : renfermé sur lui-même jusqu'à la nausée, pétri de superstitions qui maquillent l'angoisse, de noirs désirs qui ne s'avouent pas et d'une folie contenue qui éclate sans prévenir.

Tout cela, qui pourrait n'être que clichés, est transcendé dans le théâtre d'Emma Dante par une vitalité effarante. Et c'est là que la dame s'impose. Il lui suffit de presque rien : un lit dans *Vita Mia*, deux chaises dans *Mischelle*... Mais c'est fou ce qui peut se passer dans cet espace étroit où s'inscrit le quotidien. Trois garçons tournent autour du lit (l'un à vélo), en riant des plaintes de leur mère. Ils sont adultes, traînent à la maison en pyjama, faute de travail, et parlent de foot ou du carnaval. Mais bientôt ils sont entraînés par leur mère dans une sarabande démente - celle de la collusion de la vie et de la mort, qui transforme le lit en un catafalque d'émotions. Et vous, en face, restez cloués par l'explosion d'amour et d'angoisse.

Dans *Mischelle di Sant'Oliva*, on retrouve la même montée en puissance du jeu, nourrie par un dialecte palermitain cru, direct. Ici un père, prostré devant sa fenêtre depuis dix ans, sans un regard pour le fils qu'il a eu avec la belle Française blonde, danseuse à l'Olympia, qu'il a ramenée en Sicile et qui est partie parce que, dit-il, il ne voulait pas qu'elle aille danser en discothèque.

Le fils écoute le père et ne le croit pas. Il se plie à ses jeux morbides - tenter de se pendre et renoncer - puis met une robe et se prépare à aller travailler sur les trottoirs de Sant'Oliva, le quartier des prostituées de Palerme, où sa mère aussi travaillait. Comme dans *Vita Mia*, arrive un moment hallucinant où le père et le fils dansent. Tous les deux se lâchent, le fils trop rond dans sa robe qui le boudine, le père ventre à l'air, vieilli et flasque. Trop de chair inutile, disent ces deux corps. Ou, plutôt, ils le crient dans leurs mouvements frénétiques, comme l'aveu enfin exprimé du secret et de la lâcheté.

Emma Dante, écrits de lave

Télérama - Mercredi 16 mai 2007

Par Cathy Blisson

Inceste, mafia, mort... L'auteur-metteur en scène sicilienne raconte des histoires de famille tourmentées. Et bouscule les tabous. Deux mèches très blondes sur chevelure très brune, treillis noirs et décolleté tonitruant, Emma Dante n'a pas le profil d'une jeune femme éthérée. Rien de très étonnant au regard de ses pièces : quand l'auteur-metteur en scène croque les familles palermitaines, elle ne fait pas dans la dentelle. Elle tranche sans détour dans les chairs, avec une franche tendresse, jusqu'au nœud de non-dits, d'archaïsmes et de codes de l'honneur qui emberlificotent les relations pères, mères, frères et sœurs. Dans le « monde du sous-prolétariat, mal élevé, vulgaire, sincère », parce que les relations y sont plus passionnelles, viscérales. Ca lui a manqué – elle a grandi dans une de ces familles bourgeoises qu'elle trouve peu intéressantes pour son théâtre – et elle se rattrape. Se revendique elle-même vulgaire. Elle était « plus polie » entre Rome, Turin et Milan, qu'elle a arpentés dix ans dans une peau de comédienne, après passage en académique conservatoire. À l'entendre, elle n'y faisait rien de bon. La mort qui rôdait, un échec amoureux et une violente crise de la trentaine la ramènent à Palerme. « C'était soit je me suicide, soit je renais ». Elle est toujours là. Un peu grâce à un ami, responsable d'une association culturelle en hibernation, qu'elle a réactivée, la main presque forcée, via un laboratoire de théâtre. « J'ai accueilli une quarantaine de personnes en faisant mine de savoir ce que je faisais, comme si un jour il y aurait à manger pour tout le monde. Je les ai fait marcher d'avant en arrière, sans arrêt, sans chaussures. Au bout d'un mois, il en est resté trois ». Le noyau de sa compagnie Sud Costa Occidentale. En 2001, ils montent *mPalermu*, histoire d'une famille qui marche sans avancer, bloquée sur le seuil de sa maison ; ce qui ne l'empêche pas de vivre, entre gravité et hystérie, de rixes en effusions. Le langage d'Emma Dante vient d'apparaître, mélange de dialecte palermitain musicalement revisité et de gestuelles jusqu'au-boutistes, Emma Dante a le théâtre douloureux, tourmenté.

Mais elle y trouve quelque chose d'égoïstement salvateur. Une opportunité de « dire des choses incorrectes, de raconter une liberté de la pensée d'un individu en donnant aussi le pire ». De bousculer les préjugés en général et ses propres tabous en particulier. L'épidermique *Mishelle di Sant'Oliva* caresse celui de l'homosexualité, dans le refus obstiné d'un père à regarder son fils, qui se travestit en emprunte le nom de la mère déserteuse et idolâtrée, pour faire le tapin. L'inceste, la culture mafieuse et la religiosité ne sont jamais bien loin. Comme la mort, qui traverse *Vita mia* sans laisser sa place au mort : un des trois rejetons d'une mère, que, par dénégarion, elle nous force à voir vivant. « Si un comédien pointe un pistolet sur la tempe d'un autre, tu t'attends à quoi ? À le voir chanceler et tomber ? Et t'as payé un billet pour voir ça. »